

Artchronique

Couleur pays de Julieth Mars Toussaint

Jusqu'au 11 décembre à la galerie Guigon,
39, rue de Charenton, Paris 12^e. Tél. : 01-53-17-69-53.

Par **Olivier Cena**

Les fleurs du Bien

Il fut un temps où sa peinture disparut comme un paysage qu'une brume épaisse recouvre. Noyés sous une couche de blanc, les graffitis, les visages en forme de masques primitifs, les noirs profonds, les bouts d'écriture, les dessins enfantins, toute cette vie turbulente évoquant ses origines antillaises se retrouva irrémédiablement enfouie dans le silence monochrome. Julieth Mars Toussaint vivait alors à Berlin. Il cherchait à sortir de l'impasse dans laquelle l'avait plongé ce que l'on pourrait appeler le style Caraïbe, cette fusion séduisante entre la culture populaire, l'art de la rue, la peinture occidentale et les lointaines racines africaines.

Mais en dehors (ou au-delà) de cette *world-peinture* (celle de l'Américain Basquiat à l'origine, de l'Ivoirien Ouattara, et de bien d'autres depuis), que peindre sinon le blanc, l'absence, l'amnésie, le brouillard, c'est-à-dire le déni de ce qui les précédait ? En cela, Julieth Mars Toussaint faillit rejoindre la foule des artistes actuels en perpétuelle quête de sujet, ceux qui pensent que la modernité a épuisé toutes les possibilités et que la peinture ne peut plus se régénérer – ceux qui se découragent et vivent le monde comme un désenchantement. Le salut vint d'un événement dramatique – la maladie grave d'un de ses enfants –, de l'attente et de l'angoisse : le blanc oublia d'ensevelir des parcelles de la toile, laissant paraître quelques touches anciennes non encore recouvertes qui dessinèrent les pétales d'une fleur, puis le bouquet offert à la vie retrouvée – la guérison.

Il fallut donc recouvrir le passé afin qu'il resurgisse sous une autre forme, porteuse d'avenir – mais il est vrai que la peinture ne peut



Féroce, acrylique sur toile, 170 x 200 cm, 2003.

renaître véritablement que de la peinture, et non de ses substituts photographiques, par exemple, qui ne lui donneront que l'illusion d'exister. Depuis, Julieth Mars Toussaint peint toujours des fleurs, du moins ce que l'on peut considérer comme des fleurs, des signes renvoyant aux fleurs ou, à la manière du peintre américain Cy Twombly, des touches colorées évoquant des fleurs. Il peint de la peinture, en somme, car paradoxalement le sujet, capital pour celui qui le cherche en vain, importe peu chez celui qui le possède.

Au bout (provisoire) de ce voyage reviennent les souvenirs de l'enfance (l'exposition s'intitule « Couleur pays »), sous la forme de mots créoles jetés çà et là, débarrassés de l'iconographie attendue (les références à Jean-Michel Basquiat), revivifiés par les couleurs chatoyantes, parfois acides, souvent somptueuses. Sur le fond noir d'une toile, constellé de petits dessins d'enfant et d'écritures blanchâtres (ces dernières se réfèrent souvent aux goûts et aux odeurs de la Guadeloupe), les corolles explosent, libérant les pétales lumineux qui paraissent agités comme des papillons de nuit virevoletant autour d'une lampe.

Le trait est élégant et le geste rapide. Se méfiant de la facilité, Julieth Mars Toussaint peint de la main gauche, parce que la droite lui semble trop habile, dit-il, comme si le réalisme (l'exactitude) risquait de détruire la poésie de l'œuvre. Il s'agit donc d'une maladresse calculée, d'un jeu au sein d'une composition parfaitement maîtrisée. Le regard du spectateur s'égaré un instant dans ce dédale, s'inquiète, contourne les motifs, se retrouve, comme s'il errait librement dans un jardin à la fois sauvage et raffiné dégageant l'enivrant parfum des contrées dangereuses. Et c'est un plaisir rare, aujourd'hui, que de pouvoir se perdre, et retrouver sa route, dans l'espace d'un tableau ●